

*SANS FIN*

par Bertrand Tappolet

Arpenter le corps, le mouvement, tout en fascinant le spectateur pour ne plus le lâcher avec des représentations sidérantes à force de torsions et manipulations : tel est le ruban continu qui traverse l'œuvre du chorégraphe lausannois Gilles Jobin.

Du néant dont nous venons à l'infini vers lequel nous allons, sa dernière pièce en forme de trip ou d'odyssée intersidérale hallucinée, avec toujours ces éléments de suggestivité qui ramène au corps que l'on contemple et à celui du regardeur, *The Moebius Strip* (2001) fait du mouvement continu qui alimente les corps saisis dans un espace rigoureusement structuré géométriquement, une ouverture à la fois vers une absence de figuration et vers un monde plus serein, comme apaisé.

La filiation est ici plus nette avec le fantastique dans une variété particulière du genre : celle qui repose sur l'exploration des notions d'espace et de temps. En général, les spéculations sur l'espace de Gilles Jobin sont demeurées à l'état embryonnaire dans ses précédentes chorégraphies. A la notable exception de son solo *Only You*, dont le travail préparatoire réalisé sur une planchette aux dimensions réduites module un mouvement spatialement et radicalement contenu, voire contraint. Cette grille ou cage baconienne, qui enferme le corps pour mieux le saisir, sera reprise et démultipliée dans *The Moebius Strip*.

Si cet opus atmosphérique préfère nous plonger dans un rêve d'une sidérante douceur sans assouvissement, il semble utiliser la fable des êtres absolument plats, inventée par Einstein pour faire admettre qu'un monde puisse à la fois être fini et être perçu (et même calculé) comme infini. Les surfaces de Moebius, plans tordus et raccordés dont on parcourt l'endroit et l'envers sans changer de face, inspirent ici des intrigues de corps qui épousent et illustrent les paradoxes de l'espace. *The Moebius Strip* déploie une variété de "mouvements organiquement organisés", soit des zones d'activités qui s'agencent sur le moment en fonction de codes déjà établis. La chorégraphie se développe dans un néo-cubisme projeté au sol. "Nous avons placé sur le plateau une grille de construction, de placement dans l'espace constituée par la ligne des tapis de danse, l'espace est ainsi quadrillé à même le sol. Et les danseurs se placent en fonction des jonctions des carrés ou à l'intérieur de ceux-ci ou à côté d'une ligne. J'ai créé des types de mouvements qui s'inscrivent sur un réseau de plans et de lignes : marcher à quatre pattes sur ces lignes, par exemple. Ces impositions d'espaces et d'actions suscitent la qualité très fluide du mouvement par des positions simples qui vont en s'accélégrant, en s'intensifiant et en se complexifiant sous une descente lumineuse. Un traitement du sol se fait par les habits et les corps placés côte à côte". Cette chorégraphie a un fort pouvoir hypnotique comme le

déplacement d'une pellicule ou un ruban onirique qui ne cesse de se mouvoir, de se ramifier, de se métamorphoser en se retournant sur lui-même.

En s'appuyant sur les idées d'identité, de répétition, de vide et de plein, la chorégraphie de Jobin répond au principe même de la calligraphie orientale, le cadrage de l'écriture dans les colonnes ou carrés, la dépense gestuelle qui s'y développe, le débordement sensuel de cette structure par les frôlements de peau. Cette écriture relève d'une énergie pulsionnelle qui semble émaner de la surface elle-même, du support qui crée ses gestes et ses rythmes. Le chorégraphe transpose ce registre calligraphique à même l'épiderme, en donne un véritable équivalent chorégraphique. Chorégraphie qui se joue dans une vision presque atomique du corps suscitant des représentations graphiques proches des molécules.

L'emboîtement des corps et des mouvements évoque les gravures du Néerlandais Maurits Escher, rompu à l'illusion optique et au jeu formel sur la perspective et les profondeurs virtuelles. Symétrie, répétition, transformation, passage d'une forme à une autre, telles sont les préoccupations sous-jacentes à *The Moebius Strip*. Il semble que l'idée de symétrie soit ici essentielle. Tout va par paires, corps, projection des bras vers l'avant en grands à-plats, selon un angle chaque fois différent. Non seulement les mouvements conçus en miroir se réfléchissent, puis se superposent, comme dans cette séquence où une danseuse marche sur des mains disposées en ligne, sur les corps des danseurs, sur des chaussures. Un moment suspendu où elle est en quasi lévitation, comme décollée du sol. Mais ces mouvements finissent par fusionner alors que la lumière achève de décliner les corps aux frontières du spectre visible.

Pièce partie d'une vision intérieure, à la recherche de "sensations essentielles", basiques, *The Moebius Strip*, abandonne la nudité de statues isolées dans l'espace, clichés d'une séquence cinématographique, "cadrées" et mises au point par un objectif imaginaire, pour se concentrer sur la continuité d'action et de mouvement propres à faire prendre la sauce chorégraphique. Aux yeux de Jobin, cette pièce, au-delà la continuité qui habite le mouvement, explore l'infini. Symbole de cet infini, de cet univers organique, la bande ou ruban de Moebius, est une surface conçue à un seul bord et un seul côté formé par la torsion d'un papier sans fin, image qui se retrouve citée littéralement dans la deuxième partie de cette chorégraphie où les danseurs manipulent des feuillets. "En étant sur un plan à une face unique, l'on passe à chaque reprise au même point d'origine, glisse le chorégraphe. Il s'agit d'une représentation à la fois concrète et métaphorique de la vie, c'est-à-dire une bande continue, où l'on a parfois l'impression de repasser aux mêmes endroits, alors qu'en fait rien n'est jamais vraiment semblable. Ainsi la chorégraphie développe-t-elle dans une zone éthérée, un mouvement et une temporalité en boucle, cyclique et continue, jouant du ressemblant dans le différent."